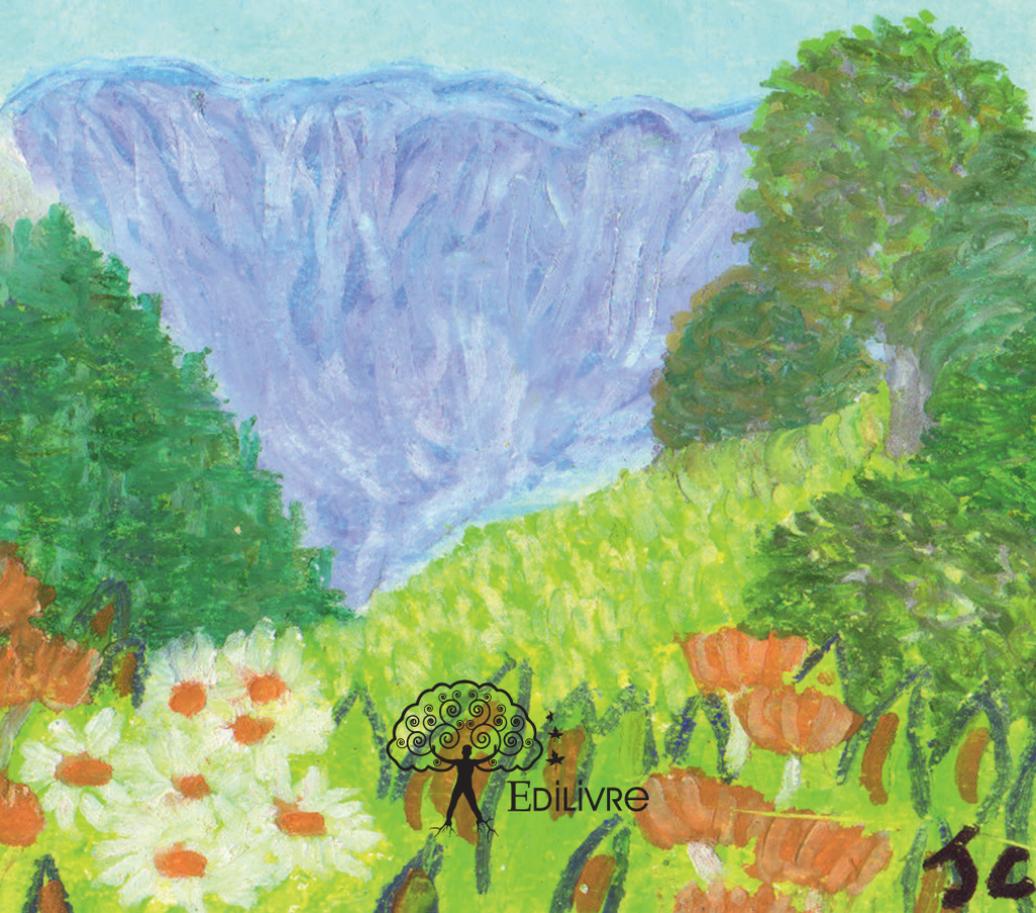


Joël Carrasco

HD 44



EDILIVRE

54

Chapitre 1

Villard-de-Lans en Vercors – Mardi 21 Juillet.

Le vieil homme est en train d'agoniser. Les pupilles dilatées, la bouche grande ouverte, sa face ridée ressemble au visage de la mort prochaine. Seul, sous une pluie froide, il tente d'atteindre le sommet d'une méchante petite côte. Les cailloux roulent sous les pieds du vieillard qui plus d'une fois perd son équilibre. L'homme souffre. Son souffle court et saccadé traduit le désarroi qui règne à ce moment-là dans son corps. Ses tempes gonflées voient défiler des gouttes de sueur qui sont autant de larmes de douleur s'échappant de ce corps délabré. Mais il tient bon et gravit pas à pas ce chemin de croix bordé de sapins et d'épicéas. Les sous-bois, noirs par un temps aussi maussade, rendent encore plus lugubre cette marche douloureuse vers le sommet.

Exténué, il atteint le haut de la côte. Le cœur a tenu bon, pense intérieurement Georges Trautman.

Retraité résidant à Strasbourg et féru de randonnées pédestres sont les quelques renseignements adressés à la patronne de l'auberge qui l'a accueilli voici trois jours. Il est ici à la découverte du plateau du Vercors. Son visage carré nous livre un faciès nouveau : pommettes saillantes, nez cassé, menton barré d'une fossette. Les rides forment des sillons qui, au gré des reliefs de sa peau, dessinent toutes sortes de figures géométriques. Les yeux quant à eux n'existent plus, enfouis qu'ils sont sous des strates de vieille peau. On peut parfois, à l'occasion d'un rayon de soleil, entrevoir une lueur bleue qui émerge du fond de ses orbites. La bouche se dessine d'un petit trait sec, encadré par des lèvres d'un rose délavé.

La pluie s'est arrêtée. D'un regard circulaire, Georges admire le paysage aux alentours : forêts entrecoupées de prairies agrippées à un relief vallonné et doux. Le front des nuages vient de quitter le plateau du Vercors. Un ciel bleu d'été fait ressurgir en quelques instants toutes les beautés de la flore environnante. Le vieil homme aime cela, a aimé cela. Les muscles désormais détendus, il décide de reprendre sa marche. Le chemin est sinueux mais offre une pente plus faible. Ses pas se font plus sûrs et plus rapides. Les grandes enjambées effectuées peuvent laisser croire à l'observateur lointain qu'il a affaire à un marcheur affirmé et dans la force de l'âge. Il l'a été, mais maintenant à plus de quatre-vingt-dix ans, il ne peut faire illusion que lorsque le terrain

comporte peu de difficultés. Tout n'est que calme et volupté autour de lui. Les branches épineuses des sapins s'entremêlent jusqu'à former une savante dentelle. Leurs pieds se perdent dans une mer de mousse d'où surgissent ça-et là, de sombres pierres aux formes arrondies. Fleurs de montagne et papillons garnissent la terre et l'air environnant de telle sorte que l'on ne puisse plus distinguer l'animal du végétal.

Il s'arrête. Sous la flexion, ses genoux craquent sèchement. Son cou de dinosaure se plisse. Le vieil homme scrute les sous-bois puis se dirige vers un petit monticule de cailloux surmonté d'une coiffe de fleurs jaunes. Arrivé à sa hauteur, il s'agenouille et délicatement écarte la petite haie fleurie : une plaque d'un métal froid apparaît. Sur celle-ci, en lettres de cendre, sont inscrits les noms de ceux qui, il y a un peu plus de cinquante ans sont morts en ce lieu sous les balles nazies. Il baisse la tête et la prend entre ses deux mains flétries. Le murmure d'un semblant de prière se glisse parmi les bourdonnements affairés des abeilles en plein travail.

Il reprend sa marche. Le chemin, après un couvert de sapins se dénude brusquement et débouche sur un promontoire à flanc de montagne. La vue que l'on a de là est imprenable : un océan vert émeraude aux vagues géantes qui s'étend à perte de vue. Les yeux mi-clos, le visage battu par une petite

bise fraîche, on pourrait se croire perdu entre deux terres au milieu d'une mer démontée. Dans cette symphonie de roches et de verdure, son regard est attiré par une anomalie dans le paysage. Un village, ou plutôt ce qu'il en reste, se dévoile aux yeux de l'observateur. Ce que l'on voit est le cadavre d'une bourgade où toute vie a cessé lors du passage des hordes barbares venues du nord en 1944. Il relit soigneusement un petit fascicule sorti de sa poche : *village martyr détruit totalement par les Allemands en 1944 lors de la bataille du Vercors*. De ce cimetière à ciel ouvert, il semblerait entendre les hurlements des habitants anciens au milieu des flammes de l'enfer hitlérien.

Georges frissonne. Son corps se met à trembler. Un vent froid qui vient d'on ne sait où s'est levé.

Il faut rentrer maintenant.

Chapitre 2

Un éclair zèbre le ciel sans étoile. L'homme ouvre les yeux. Au milieu de la clairière où il se trouve, on ne distingue que les ombres des géants épineux dont les sommets noirs se découpent sur fond de nuages gris. Sur trois cent soixante degrés, ce mur de végétation isole la clairière du reste du monde. Un claquement sec. Ses tempes se gonflent instantanément. Les battements sourds de son cœur s'accélèrent. Une détonation, son intense et destructeur qui lamine les tympan.

Il tombe. Toujours vivant. Sous son corps, il sent une lame froide et la saisit : un Lüger, pistolet de fabrication allemande. Rampant parmi les herbes détrempées, le nez labourant la terre gorgée de rosée, il arrive au pied d'un sapin et reprend son souffle. Plus aucun bruit.

Il se lève brusquement et s'enfonce dans la forêt. Nouvelle détonation. La balle lui siffle aux oreilles. Il

continue à courir, zigzagant entre les piquets de sapins pour échapper à son tireur. Des bruits de branches cassées indiquent que la chasse derrière lui est engagée. La course se poursuit quelques minutes puis il s'arrête, décidé à faire face. Plus personne. Les poursuivants ont disparu.

Il reprend son chemin. La forêt débouche sur une longue ligne droite bordée de pâtures. Nouveaux craquements dans les sous-bois : la chasse à l'homme reprend. Le découvert du tracé dessert le fuyard. Une seule issue : courir, courir le plus vite possible. Le souffle manque. L'air expiré semble sortir des enfers. Les poumons en feu n'arrivent plus qu'à rejeter un air brûlant qui racle la peau de la gorge. L'homme est au bord de l'explosion. Il aperçoit soudain une lueur. Instinctivement, il fonce vers elle : il s'agit du carré de lumière d'un petit chalet. Il entre. Une femme assise ne réagit pas, le visage tourné vers le foyer d'une cheminée où crépite un feu. Sa chevelure brune lui recouvre les épaules.

L'homme sent une présence à ses pieds. Il baisse les yeux. Une petite fille le regarde. C'est une jolie poupée aux joues roses, aux membres potelés et à la peau porcelaine. Ses yeux bleus scintillent sous l'effet de la danse des flammes. Elle lui sourit. Il la regarde, lui caresse les cheveux. Cette douce ambiance apaise ses sens. Il s'avance vers le fauteuil où la femme est assise. Toujours pas de réaction. Il lui fait face et voit

son maquillage de sang. D'un trou béant de son front, le liquide rouge s'est échappé et la coagulation tardive l'a paré d'un masque vermeil. Il recule, cherche la petite. Elle a disparu.

Un coup de vent dans la pièce fait soudain voler des braises dans toute la maison. Il se cache le visage. Ses avant-bras en sont brûlés. Une fois le souffle passé, il sent une chaleur intense : tout n'est que flammes autour de lui. Toute fuite est interdite. Son corps commence à cuire. Chaque parcelle de sa peau envoie au cerveau des messages de détresse. La douleur est dépassée.

Il crie comme pour extirper son âme de ce corps perdu et la sauver.

Rien ne sort.

Chapitre 3

Villard-de-Lans en Vercors – Mercredi 22 Juillet.

Georges ouvre les yeux. La moiteur des draps vient de l'arracher à son sommeil. Toujours le même rêve et cette désagréable impression de passer de l'enfer au purgatoire en se réveillant.

Le lever est pénible. Les draps soulevés laissent apparaître des jambes décharnées. Le short et le tricot collent à la peau. La sueur a agi comme une glue au cours de cette nuit. Il titube, se tient au dossier d'une chaise, souffle profondément. Le cerveau reprend enfin le contrôle de tout son corps, il se redresse.

D'un coup sec les volets sont dégagés de leur position de nuit. La lumière du jour pénètre en même temps qu'un souffle froid dans la chambre. Sous ses yeux s'étale la campagne bordant Villard-de-Lans. Implanté à flanc de montagne, l'hôtel permet à ses clients de jouir de ce spectacle de verdure. Les foins pas

encore mûrs sont en partie masqués par de petites nappes de brouillard qui, telles des sangsues, s'accrochent à la terre en dénivelé. Une barrière rocheuse habillée de sapins s'élève à la verticale à quelques centaines de mètres de l'hôtel. En bas, la route qui mène à droite vers Grenoble et qui à gauche va mourir en cul-de-sac après le village de Corrençon-en-Vercors. Il regarde sa montre, sept heures du matin. Le vieil homme referme la fenêtre en frissonnant.

Le robinet d'eau chaude résiste. Un jet de vapeur et de gouttes fumantes envahit la cabine de bain. Tous les pores dilatés de sa peau évacuent le poison de la nuit. Cette douche brûlante le régénère, une nouvelle journée peut commencer. Lavé et rasé, le vieil homme descend l'escalier en bois qui débouche dans le hall de l'hôtel. La moquette collée aux marches n'empêche pas les grincements d'accompagner chacun de ses pas. Il se laisse guider par les effluves mêlées de café et de chocolat jusqu'à la salle à manger. Personne dans la pièce. Il s'assoit. Quelqu'un surgit portant un plateau. Valérie pousse un petit cri et manque de renverser les tasses en équilibre. Emotive la petite marseillaise.

– Voyons monsieur Trautman ! Vous m'avez encore fait peur !, dit-elle en souriant.

En une phrase, cette fleur de Provence vient d'illuminer la salle sombre d'une lumière qui ne se voit pas. Il plisse les yeux. C'est sa façon à lui de s'excuser. Elle le sait et d'une petite moue accepte les excuses.

– Ne dites rien... Un grand bol de café noir sans sucre ni lait, et quelques tartines de pain frais sans beurre !

La jeune femme arbore un sourire de triomphe : elle connaît son client, comme tous les autres d'ailleurs. Sa mémoire est un outil de travail efficace. Elle s'en retourne à la cuisine. Il est de nouveau seul. Une présence dans son dos le fait sursauter. Madame Chevallier s'avance à pas feutrés dans la salle. Elle ne sourit pas, n'a jamais souri. C'est la patronne, forte et autoritaire. Les verres fumés de ses lunettes, que l'absence de soleil ne justifie pas, trahissent une vue vacillante. Elle ne voit presque plus. Son slalom parfait entre les tables est dû à une connaissance parfaite de l'organisation de chaque pièce de son établissement. Dans la brume de son regard, elle devine les formes régulières des meubles et détecte la présence des gens par les irrégularités qu'ils apportent aux autres contours. Tout le monde se laisse abuser, même Georges lors de la première rencontre. Elle se déplace, saisit et ouvre son registre, écrit comme toute personne à la vue correcte. Mais tout ceci est le résultat de la force de l'habitude. Chaque geste, répété des milliers de fois, a été mémorisé et chaque objet garde la même place sur le bureau de l'accueil depuis des années.

– Bonjour Monsieur Trautman... Vous avez bien dormi ?

Elle pose cette question en sachant déjà que la

réponse sera un mensonge. Son vieil hôtel a la particularité de véhiculer le son mieux que n'importe quel HLM de banlieue. Heureusement que les clients sont des gens calmes. Depuis quelques nuits cependant, elle entend les cris proférés par le vieil homme. Tous ces bruits nocturnes ne la réveillent pas. Pas plus de quatre heures de sommeil par nuit, toujours coincées entre onze heures du soir et trois heures du matin. Un vieux traumatisme a calé son organisme sur une veille du cerveau la plus longue possible.

– Comme toujours excellente, ma chère dame !

Il arbore un sourire qu'il sait ne pas être vu. Le regard des autres est pour lui un miroir qui le dérange. La vue quasi-inexistante de son interlocutrice le rassure.

– Le temps maussade ne vous arrête pas. Que comptez-vous faire aujourd'hui ?

– Je compte aller jusqu'à la station de ski et emprunter ensuite le chemin qui mène à Corrençon à travers bois.

Elle salue d'un hochement de tête le futur effort : pas moins de huit kilomètres de marche, tout en dénivélé, sans compter le retour.

– Je vous souhaite bon courage. Vous allez apprécier cette balade. Le point de vue sur la vallée est magnifique, même sans soleil.

Georges le sait, et sourit de nouveau. Valérie entre, les bras chargés d'un plateau.

– Voilà votre petit déjeuner !

Madame Chevallier s'éclipse en même temps que son employée. Les tartines de pain frais embaument l'air. Il en saisit une à la croûte épaisse et au cœur d'un blanc immaculé. Il la porte à la bouche. Il ne la goûtera jamais. Le café brûle son visage plaqué sur la table.

Le vieil homme est transporté avec précaution jusqu'à sa chambre. Madame Chevallier est devant la porte d'entrée dans l'attente du médecin appelé en catastrophe. Une fois allongé, son corps déplié ressemble à ces baudruches oubliées, à moitié vidées de leur air et dont l'enveloppe forme des plis. Valérie place son oreille à quelques millimètres de l'orifice nasal : Georges respire. Faiblement, mais il respire. Le cœur est reparti. Dix minutes de massage cardiaque, entrecoupé de bouche-à-bouche ont fait redémarrer le muscle de chair tétanisé.

Madame Chevallier entre brusquement dans la chambre. Le docteur la suit. Pendant que le médecin se penche sur Georges, elle se met à fouiller fébrilement une pochette noire qu'il gardait toujours avec lui. Elle en sort un portefeuille en cuir usé par le temps. Sans doute trouvera-t-elle une adresse, un numéro de téléphone... Toute sorte de documents se retrouvent étalés sur une commode : photos craquelées, cartes diverses, toute une vie de papier.

Soudain un document râpeux au toucher l'attire. Elle le prend et le colle sur les verres de ses lunettes. C'est un passeport international à la couverture délavée. Elle l'ouvre. Son sang se fige.

Sur fond clair, se dessinent en lettres noires d'une langue étrangère :

Hans Dieterman, nationalité allemande.

Chapitre 4

Villé, commune d'Alsace – Novembre 1924

Le soc de la charrue éventrait la terre froide. D'ici à quelques mois de belles patates nourriront la famille Dieterman.

Léon Dieterman, malgré la fraîcheur de l'air ambiant en cette fin d'automne, suait à grosses gouttes. Les bras découverts laissaient apparaître une musculature développée signe de son incessant labeur. Son regard bleu remplaçait en ce jour gris celui qui manquait dans le ciel. Il ne parlait pas aux bêtes de somme qui avançaient comme des automates. Le ciel bas embrassait la terre couverte de nappes de brouillard. Tout n'était que grisaille autour de lui. Malgré ce triste environnement et la tâche pénible à effectuer, il était heureux. A chaque demi-tour de son attelage, Léon, d'un regard intense se plongeait dans cette terre presque noire, travaillée depuis deux générations par sa famille. Fils et petit-fils

de paysans alsaciens, il était l'héritier d'un royaume de cinq hectares. La sensation d'être le prolongement de ses aïeux dans chacun de ses gestes produisait chez lui un bien-être incomparable. Il ne faisait qu'un avec cette terre apprivoisée par ses ancêtres qui y avaient mêlé leur sueur et parfois même leur sang.

Les cimes des arbres grattaient les ventres rebondis des nuages bas. A travers champs, il se hâtait, ayant décidé d'aller boire une chopine de bière chez ce con de Geyer. « Con » était le qualificatif unanimement employé par tous les clients du cafetier. Borné, cupide et parfois méchant, Martin Geyer avait la double chance d'être fils de cafetier et de posséder le seul débit de boisson à vingt kilomètres à la ronde. Les premières gouttes surprirent Léon en débouchant sur la route qui menait au village. Un cri le fit tressaillir. Il le reconnut entre mille, c'était celui de son petit Hans encore en train de parcourir les bois aux alentours. Après un sourire adressé à la forêt, il reprit son chemin.

La bête n'arrivait plus à respirer. Malgré les mouvements désordonnés de ses pattes, le nœud lui enserrant le cou continuait à entamer sa chair et à expulser les quelques souffles de vie qui lui restait. Lorsque la main de l'enfant caressa son poil mouillé, elle avait cessé de vivre. Hans desserra la corde et attrapa le lièvre par les pattes arrières afin d'apprécier la prise. Il sourit. Sa mère le gratifiera d'un baiser sec sur le front pour ce trophée de chasse. Un coup de

tonnerre le fit sortir de ses pensées. Il se mit à courir en sous-bois, sautant les touffes d'herbes, contournant les ronciers et frôlant les troncs centenaires. Les griffures de la végétation rase sur ses mollets dénudés agissaient comme autant de petits coups de fouets qui lui faisaient accélérer son allure. De temps en temps, une trouée dans la coiffe des grands arbres laissait passer une nuée de gouttes de pluie qui s'écrasaient sur son visage, l'obligeant à fermer les yeux pendant sa course. Aucun petit gars du village n'avait pu une seule fois le suivre dans ses chevauchées. Pourtant, il s'en était déroulé des « chasses à l'homme » où le gibier de la vingtaine de chasseurs en herbe était Hans. Ces chasses constituaient le seul jeu où il était accepté par les autres gamins. Dans la peau du fuyard, il prenait alors un malin plaisir à perdre ses poursuivants dans le dédale vert que constituait son monde à lui, la forêt. Le « fils du boche » comme l'appelaient avec dégoût ses camarades d'école, était la plupart du temps seul. Même en classe, il était confiné au fond à droite, tout contre la fenêtre, avec comme unique compagnon le chat de l'instituteur.

– Salut la compagnie ! lança Léon dégoulinant d'eau de pluie en poussant la porte de l'établissement bien mal-nommé « Le bar amical ».

Geyer, occupé à préparer une addition, grommela à travers sa moustache rousse un vague bonjour sans détourner son regard de la feuille sur laquelle s'étaient des nombres à virgules. Son cerveau étriqué

ne pouvait répondre qu'à une seule tâche en même temps. Le calcul mental imposé par les trois consommations qu'il devait faire payer constituait pour lui un Everest à franchir. Hélène Geyer lui sourit et l'invita à s'asseoir à la table qu'elle venait de débarrasser. La femme du cafetier permettait à l'établissement de distiller quelques gouttes de chaleur humaine. Elle ne parlait jamais à la clientèle, sur l'ordre de son patron et mari, mais par ses regards, ses gestes ronds et lents, ses sourires dévoilant des dents bien rangées et blanches, elle arrivait à faire passer cette bonté que l'on sentait enfouie en-elle. La commande passée, Léon se colla le dos contre le mur, assis en-travers sur la chaise. Toutes les tables étaient occupées. La plupart accueillaient des jeunes militaires. La caserne distante de trois kilomètres avait fait du café le seul endroit de villégiature pour ces jeunes conscrits. Près du poêle en fonte noire, la table des « poilus ». Quatre hommes attablés, fumant la pipe pour trois d'entre eux, chiquant pour le dernier, parlaient à voix basse, ignorant le monde grouillant autour d'eux. Ces quatre-là constituaient la fierté du village. Leur exploit : avoir déserté de l'armée allemande en 1917 et réintégré les rangs de l'armée française. Léon les connaissait, il aurait dû être le cinquième déserteur s'il avait partagé l'aversion de ses camarades de combat pour les Allemands. Son père, son grand-père, avaient toujours considéré que l'Alsace était allemande. La défaite de 1870 avait été